

PATRICIA
CORNWELL

MÉMOIRES
MORTES

UNE ENQUÊTE DE KAY SCARPETTA

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR ANDREA H. JAPP



La première édition de cet ouvrage a paru en France en 1993
aux Éditions du Masque. Une nouvelle traduction par Andrea H. Japp
a été publiée aux Éditions des Deux Terres en 2004.

Titre original :
BODY OF EVIDENCE

Éditeur original :
Scribner, New York

© original : Patricia D. Cornwell, 1991
ISBN original : 0-684-19240-3

Pour la traduction française :
© Éditions des Deux Terres, mai 2011

ISBN : 978-2-84893-095-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

1

Je replaçai les lettres dans leurs enveloppes en papier bulle et fourrai un sachet contenant des gants chirurgicaux dans ma mallette noire avant d'emprunter l'ascenseur pour descendre à l'étage inférieur, celui de la morgue.

Le carrelage du long couloir était encore humide et la porte de la salle d'autopsie fermée, preuve que l'on s'y activait. La vaste chambre froide en acier inoxydable était située en diagonale de l'ascenseur. Lorsque j'ouvris le lourd battant, une coutumière bouffée d'air froid et empuanti me fouetta le visage. Je repérai rapidement la civière, sans même avoir besoin de vérifier l'étiquette pendant au doigt de pied. Le pied menu qui dépassait du drap blanc me renseigna. Je connaissais chaque centimètre carré de Beryl Madison.

Les yeux bleu-gris, étirés en amande, fixaient de leur vide le plafond. La peau de son visage avait été distendue, abîmée par de pâles coupures béantes, la plupart sur la

MÉMOIRES MORTES

joue gauche. Les muscles de son cou avaient été sectionnés et sa gorge tranchée jusqu'à la colonne vertébrale. Neuf coups de couteau, tous groupés, avaient été portés juste au-dessus du sein gauche. Les lèvres évasées des plaies ressemblaient à des boutonnières pourpres presque verticales. Les coups avaient été assenés en succession rapide, les uns derrière les autres, avec une telle violence que la peau avait conservé la marque de la garde de l'arme. Les blessures de défense, retrouvées sur les avant-bras et les mains de la victime, mesuraient entre un et dix centimètres de longueur. Si l'on excluait les coups de couteau qu'elle avait reçus à la poitrine et la plaie circulaire de la gorge, Beryl Madison avait été poignardée à vingt-sept reprises, dont deux fois dans le dos, comme elle tentait de se protéger de la large lame aiguisée qui s'abattait.

Je n'avais nul besoin de photographies ou de diagrammes. Il me suffisait de fermer les yeux pour voir le visage de la jeune femme. J'imaginai avec une épouvantable précision le déchaînement de violence subi par ce corps. Quatre perforations avaient endommagé le poumon gauche. Les artères carotides avaient presque été sectionnées. La crosse aortique, l'artère pulmonaire, la séreuse péricardique et le cœur avaient été atteints. Beryl Madison pouvait être considérée comme déjà décédée lorsque son meurtrier l'avait pratiquement décapitée.

Je tentais de trouver une signification à tout cela. Quelqu'un l'avait menacée de mort et elle avait fui jusqu'à Key West. Elle était terrorisée. Elle voulait vivre. Pourtant, elle était morte le premier soir de son retour à Richmond.

Mais pourquoi l'as-tu laissé entrer chez toi ? Enfin, pourquoi ?

Je réarrangeai le drap sur le cadavre et poussai le chariot contre le mur du fond de la chambre froide, à côté des autres. Demain à la même heure, elle serait incinérée et ses cendres s'envoleraient pour la Californie. Beryl Madison

MÉMOIRES MORTES

aurait eu trente-quatre ans le mois prochain. Elle n'avait personne au monde à l'exception d'une demi-sœur qui habitait Fresno. La lourde porte se referma dans un bruit de succion.

L'asphalte du parking arrière du bâtiment qui abritait les bureaux du médecin expert en chef, l'OCME, était tiède et rassurant sous mes pas. Des voies ferrées voisines me parvenait l'odeur de la créosote surchauffée des traverses. Un chaud soleil brillait, presque déroutant en cette période d'Halloween.

La porte de la baie de déchargement était ouverte et l'un de mes assistants arrosait le ciment cru au jet. Plaisantant, il pinça le jet qui s'éleva en arc pour retomber non loin de moi en bruine, rafraîchissant mes chevilles.

— Hé, docteur Scarpetta, vous faites des journées de banquier, maintenant ?

Il était 16 h 30 passées. Je quittais rarement mes bureaux avant 18 heures.

— Vous voulez que je vous dépose quelque part ? demanda-t-il alors.

— Non merci, on passe me prendre.

Originnaire de Miami, je connaissais bien ce coin du monde dans lequel Beryl s'était terrée tout l'été. Il suffisait que je ferme les paupières pour que s'imposent à nouveau les couleurs de Key West. Des bleus éclatants, des verts toniques, et des couchers de soleil si clinquants et tapageurs que seul Dieu pouvait les oser. Beryl Madison n'aurait jamais dû rentrer chez elle.

Une magnifique LTD Crown Victoria, brillante comme une coulée de verre noir, glissa lentement sur le parking. J'attendais la vieille Plymouth bringuebalante et sursautai lorsque la vitre conducteur de la Ford flambant neuve s'abaissa dans un léger chuintement.

— Vous poireautez en attendant le bus ou quoi ?

MÉMOIRES MORTES

Les lacs mercure des lunettes de soleil me renvoyèrent l'image de mon visage surpris. Le lieutenant Pete Marino tenta de conserver son attitude blasée en actionnant le déverrouillage électronique des portes.

— Je suis très impressionnée, commentai-je en m'installant dans l'habitacle luxueux.

— C'est mon petit cadeau pour ma promotion, annonçait-il en faisant ronfler le moteur. C'est pas dégueu, hein ?

Après des légions de rosses, le lieutenant Marino venait de s'offrir un vrai pur-sang.

Je sortis mes cigarettes, remarquant l'orifice béant dans le tableau de bord.

— C'est prévu pour une veilleuse ou pour un rasoir électrique ?

— Bordel, m'en causez pas ! Un trouduc m'a piqué mon allume-cigare. Au lavage automatique, j'veux dire. Attendez, j'avais pas la bagnole depuis deux jours, c'est dingue, non ? Donc je l'amène au lavage. Ensuite, j'étais à cran parce que leurs rouleaux avaient bousillé l'antenne, et donc je leur suis tombé dessus, aux trouduc en question...

Marino me rappelait parfois ma mère.

— ... et, du coup, je me suis aperçu que bien après qu'on m'avait taxé mon allume-cigare.

Il s'interrompt, fouillant dans sa poche comme je tentais de repêcher une boîte d'allumettes dans mon sac.

— Woh... Ben alors, chef, je croyais que vous deviez arrêter de fumer ? lâcha-t-il d'un petit ton sarcastique en me balançant un briquet jetable sur les genoux.

— C'est exact..., marmonnai-je. Dès demain.

J'assistais à une représentation très prétentieuse donnée à l'Opéra la nuit durant laquelle Beryl Madison avait été assassinée. J'avais fini la soirée dans un pub anglais dont la réputation m'avait semblé bien optimiste, en compagnie

MÉMOIRES MORTES

d'un juge à la retraite. Son maintien dérapait à mesure que le temps passait. Je n'avais pas mon bipeur sur moi. La police n'avait pu me joindre et avait contacté mon premier adjoint, Fielding, lequel avait aussitôt rejoint la scène du crime. Je ne m'étais donc pas encore rendue au domicile de la romancière abattue.

Ce genre d'événements hideux semblait presque inconcevable dans un quartier comme Windsor Farms. Les demeures y étaient vastes, dressées un peu en retrait des rues, entourées de jardins entretenus avec maniaquerie. La plupart étaient climatisées et protégées par des systèmes d'alarme, éliminant toute nécessité d'ouvrir les fenêtres. Si l'argent n'offre pas l'immortalité, du moins procure-t-il une certaine sécurité.

Marino freina devant un stop et je remarquai :

— Sans doute était-elle très à l'aise financièrement.

Une femme aux cheveux blancs qui promenait son petit maltais, neigeux lui aussi, nous jeta un regard de biais. Le chien renifla une touffe d'herbe qui sembla le séduire.

— Non, mais quel sac à puces sans intérêt ! lâcha-t-il en destinant un regard de mépris à la femme qui s'éloignait avec son animal. Je déteste ce genre de cabots. Ça gueule toute la journée, et ça pisse partout. Quand on veut un chien, on prend un machin avec des crocs !

— Certaines personnes souhaitent juste un peu de compagnie.

— Ouais...

Il marqua une pause, puis revint à ma remarque précédente :

— Beryl Madison avait pas mal de fric, la majeure partie est investie dans cette baraque. À ce qui semble, elle a flambé toute sa cagnotte pour se payer son petit bout de paradis dans ce coin à pédés. On n'a pas fini d'éplucher tous ses papiers.

MÉMOIRES MORTES

— Selon vous, quelqu'un était-il passé avant la police ?

— J'ai pas l'impression. Ce qu'on peut dire, c'est qu'elle se débrouillait plutôt bien comme écrivain, enfin, rapport au fric, j'veux dire. Elle jonglait avec les pseudos : Adair Wilds, Emily Stratton, Edith Montague.

Les deux lacs mercure se tournèrent à nouveau vers moi.

Les noms ne m'évoquaient pas grand-chose, si ce n'est, peut-être, Stratton. Je remarquai :

— Stratton est son deuxième prénom.

— C'est peut-être à cause de ça qu'on lui a donné son surnom de Straw ?

— Peut-être... Cela et ses cheveux blonds comme le blé, remarquai-je.

Le soleil avait ajouté une nuance dorée au blond miel des cheveux de Beryl. Elle était menue, avec de beaux traits fins, élégants. Peut-être une vraie beauté de son vivant, mais il était difficile de s'en faire une idée. J'avais dû me contenter de la petite photo d'identité de son permis de conduire.

Marino expliqua :

— C'est quand j'ai discuté avec sa demi-sœur que j'ai pigé qu'y avait que les proches de Beryl qui l'appelaient Straw. Ce que je veux dire, c'est que la personne à qui elle écrivait dans les Keys connaissait son surnom. Enfin, c'est mon sentiment. (Il rectifia le pare-soleil.) Le truc qui me turlupine, c'est pourquoi qu'elle a photocopié ces lettres ? Je me suis pas mal ramonné les méninges à ce sujet. Non, parce que, franchement, vous en connaissez beaucoup, vous, des gens qui font des copies de leur correspondance ?

— Vous m'avez dit qu'elle faisait partie des « conserveuses » invétérées.

— Juste, et ça aussi, ça me prend pas mal la tête. Donc ce fondu l'aurait menacée depuis des mois. Quand ? Com-

MÉMOIRES MORTES

ment ? Où ? On n'en sait que dalle parce qu'elle a pas enregistré ses appels, elle a rien noté non plus. La petite dame photocopie son courrier, mais elle omet toute mention au sujet d'un mec qui promet de la dégommer. Ça vous paraît logique ?

— Tout le monde ne pense pas nécessairement de la même façon que nous.

— Ouais, ben, y a des gens qui pensent pas du tout parce qu'ils sont jusqu'au cou dans un truc qu'ils veulent planquer au reste de la Terre, rétorqua Marino.

Il emprunta une allée et se gara devant la porte du garage. L'herbe avait poussé et des pissenlits s'étaient imposés çà et là, leurs feuilles chahutées par une brise légère. Une pancarte « À vendre » était fichée à côté de la boîte aux lettres. Un bout du ruban jaune utilisé pour délimiter les scènes de crime barrait toujours la porte d'entrée grise.

Nous descendîmes de voiture.

— Sa bagnole est dans le garage, précisa Marino. Une chouette Honda Accord EX noire... Certains détails devraient vous intéresser.

Plantés au milieu de l'allée, nous jetâmes un regard autour de nous. Les rayons obliques du soleil me réchauffaient la nuque et les épaules, pourtant le fond de l'air était agréablement frais. Un silence seulement rythmé par le bourdonnement obstiné des insectes nous environnait. J'inspirai avec effort. Une soudaine fatigue m'alourdissait.

La maison était moderne et d'un dépouillement extrême. De hauts piliers soutenaient l'étage dont la façade s'ouvrait sur de larges baies vitrées, donnant à l'ensemble l'allure d'un navire à pont inférieur exposé. Bâtie en pierres brutes et bois gris, c'était typiquement la demeure d'un jeune couple fortuné : de vastes pièces à haut plafond, un luxe d'espace, onéreux et gaspillé. La maison était située

MÉMOIRES MORTES

au bout d'un cul-de-sac : Windham Drive. Sans doute cette topographie expliquait-elle que personne n'ait rien entendu ou vu avant qu'il ne soit trop tard. Un berceau de chênes et de pins l'isolait des habitations voisines. À l'arrière, le jardin se terminait sur un ravin escarpé, fouillis de buissons et de rochers. Le terrain s'adoucissait plus loin pour se transformer à perte de vue en dense forêt.

— Bordel... J'suis sûr qu'elle avait des chevreuils, lâcha Marino comme nous faisons le tour de la maison. C'est quelque chose, hein ? Vous regardez par la fenêtre et vous vous dites que le monde vous appartient. La vue doit être géniale quand il neige. Voyez, moi, j'aimerais bien une baraque comme ça... l'hiver, un super-feu de bois dans la cheminée, un bon verre de bourbon, vous n'avez plus qu'à vous installer devant une fenêtre et regarder. Ça doit être le pied d'être riche.

— Surtout lorsqu'on est encore vivant pour en profiter.

— Ça, c'est ce que j'appelle une vraie vérité !

Les feuilles desséchées par l'automne gémissaient sous nos semelles lorsque nous contournâmes l'aile ouest. La porte d'entrée était de plain-pied avec le patio. Son œilleton me fixait comme un iris vide. Marino se débarrassa de son mégot d'une pichenette, l'envoyant valser dans l'herbe haute, avant de plonger la main dans la poche de son pantalon bleu-gris. Il avait retiré sa veste et son gros ventre s'affaissait par-dessus sa ceinture. Sa chemise blanche à manches courtes était entrouverte au col et froissée sous les sangles de son holster d'épaule.

Il tira une clé à laquelle pendait une des étiquettes utilisées pour les pièces à conviction. La taille de ses mains me surprit à nouveau lorsqu'il la tourna dans le verrou. Des mains rudes, tannées, qui m'évoquaient toujours des gants de base-ball, rien à voir avec les fameuses mains de pianiste, voire de dentiste. En dépit de sa petite cinquantaine,

MÉMOIRES MORTES

de ses cheveux grisonnants et clairsemés, et de son visage aussi froissé et fatigué que ses costumes, Marino était encore très impressionnant. Les grandes baraques de flics de son genre ont rarement besoin d'en venir aux poings. Un regard suffit aux petits voyous des rues pour se convaincre qu'il vaut mieux fourrer leur témérité dans leur poche avec leur mouchoir par-dessus.

Une fois dans la grande entrée inondée de soleil, nous enfilâmes des gants. La maison sentait le renfermé et la poussière, l'odeur typique de l'abandon. Rien n'avait été dérangé ou déménagé malgré la visite de l'identité judiciaire de Richmond, qui avait passé les lieux au peigne fin. Du reste, Marino m'avait assuré que l'endroit était resté dans l'état où il se trouvait deux nuits plus tôt, lorsque le corps de Beryl avait été découvert. Il referma la porte derrière nous et alluma.

Sa voix résonna en écho :

— Vous voyez... elle a fait pénétrer le gars. Pas d'effraction et la baraque est équipée d'un système d'alarme de compétition. (Il pointa du doigt vers un tableau hérissé de boutons, scellé au chambranle de la porte, et ajouta :) Pour l'instant, il est désactivé. Mais il marchait à notre arrivée, la sirène hurlait... C'est d'ailleurs comme ça qu'on l'a découverte si vite.

Il me rappela que la gêne sonore avait poussé les riverains à prévenir la police. À environ 23 heures, un voisin agacé par le vacarme qui persistait depuis presque trente minutes avait composé le 911, le numéro d'urgence. Une voiture de patrouille s'était rendue sur les lieux et l'un des policiers avait remarqué la porte d'entrée entrouverte. Quelques minutes plus tard, il demandait des renforts par radio.

Le salon était sens dessus dessous, la table basse gisait sur le flanc. Des magazines, un cendrier en cristal, des coupes

MÉMOIRES MORTES

Art déco et un vase avaient atterri pêle-mêle sur le tapis indien. Un fauteuil en cuir bleu pâle était renversé non loin d'un des coussins du sofa assorti. Des éclaboussures de sang avaient séché sur le mur badigeonné à la chaux, à gauche d'une porte ouvrant sur un couloir.

— Le système d'alarme se déclenche-t-il avec un temps de retard ? demandai-je.

— Oh, ouais. Vous ouvrez et ça grésille durant une quinzaine de secondes, assez pour vous permettre de taper votre code avant l'ouragan de décibels.

— En d'autres termes, elle a ouvert la porte, désactivé l'alarme, fait entrer cette personne avant de rebrancher l'alarme. Ce qui explique qu'elle se soit déclenchée lorsque le tueur est reparti. Intéressant.

— Ouais... vachement intéressant.

Nous nous tenions dans le salon, non loin de la table basse maculée de poudre à empreintes. Les revues littéraires qui jonchaient le sol semblaient ne pas avoir été feuilletées en dépit du fait qu'elles dataient de plusieurs mois.

— Avez-vous trouvé des journaux ou des magazines récents ? m'enquis-je. Si elle avait acheté une feuille de chou locale, cela pourrait se révéler important. Il faudrait parvenir à retracer ses mouvements depuis sa descente d'avion.

Les mâchoires de Marino se crispèrent. Il avait le sentiment que je cherchais à lui apprendre son travail et il détestait cela.

Il déclara :

— Y avait quelques trucs en haut, dans sa chambre, en plus de sa serviette et de ses valises. Un numéro de l'*Herald* de Miami et un périodique appelé *Keynoter*, un machin d'annonces immobilières spécialisé dans les Keys. Peut-être qu'elle envisageait de déménager là-bas ? Les deux canards en question ont paru lundi dernier. Elle a dû les acheter,

MÉMOIRES MORTES

ou peut-être qu'elle les a ramassés dans l'aéroport à son arrivée à Richmond.

— Je serais curieuse de rencontrer son agent immobilier. Il doit pouvoir nous dire si...

— Rien. Il a rien à dire, m'interrompt Marino. Il a pas la moindre idée de l'endroit où était passée Beryl et il a fait visiter la maison qu'une fois depuis son départ. À un jeune couple, mais ils l'ont trouvée trop chère. Elle en demandait trois cent mille dollars. (Le visage impassible, il balaya la pièce du regard avant de lâcher :) Je suppose qu'on pourrait pas mal marchander le prix, maintenant.

Tenace, j'en revins à ce que nous savions :

— Beryl a donc sauté dans un taxi à sa descente d'avion.

Il extirpa une cigarette de son paquet et la pointa vers le couloir.

— J'ai trouvé le reçu dans l'entrée, sur la petite console près de la porte. On a déjà vérifié. Le chauffeur est un gars du nom de Woodrow Hunnel. Con comme la lune. Il a raconté qu'il était dans la file des taxis à l'aéroport. Elle est montée. Il était pas loin de 20 heures et il pleuvait comme vache qui pisse. Le mec l'a déposée devant chez elle une quarantaine de minutes plus tard. Il a porté ses deux valises jusqu'à la porte et il est reparti. Le montant de la course était de vingt-six dollars avec le pourboire. Il était de retour à l'aéroport une demi-heure après et il a chargé un autre client.

— C'est certain ou c'est ce qu'il vous a raconté ?

— Aussi certain que vous me voyez...

Il tapota la cigarette sur sa phalange et tripota le filtre du bout de son pouce avant de poursuivre :

— On a vérifié. Hunnel ne nous a pas raconté de bobards. Il a pas pu toucher la femme. Il n'avait pas assez de temps.

MÉMOIRES MORTES

Je suivis son regard jusqu'aux éclaboussures sombres de l'entrée. Les vêtements du tueur devaient être imbibés de sang. Il était peu probable qu'un chauffeur de taxi continue sa tournée avec des vêtements souillés de la sorte.

— Elle n'était pas rentrée depuis longtemps, résumai-je. Elle arrive à 21 heures environ, et un voisin compose le 911 à 23 heures pour se plaindre du bruit. Cela fait une demi-heure que l'alarme retentit. En conclusion, le tueur avait quitté les lieux à 22 h 30 environ.

— Ouais. Ça, c'est vraiment un truc que je pige pas. Si on en croit ses lettres, elle avait une trouille bleue. Elle rentre en ville en douce, elle se boucle dans sa baraque, allant même jusqu'à poser son arme sur un des plans de travail de la cuisine – je vous montrerai quand on y fera un tour. Et puis, boum ! Qu'est-ce qui se passe ensuite ? Quelqu'un sonne ou quoi ? Toujours est-il qu'elle ouvre à ce tordu et rebranche l'alarme derrière lui. C'est forcément quelqu'un qu'elle connaissait.

— Personnellement, je n'exclus pas la possibilité d'un étranger, rétorquai-je. Un individu affable, rassurant. Il l'a mise en confiance et elle lui a ouvert sa porte, allez savoir pour quelle raison.

Ses yeux s'arrêtèrent une fraction de seconde sur moi avant de reprendre l'inspection des lieux.

— À cette heure-là ? Quoi, alors ? Il vend des encyclopédies ou des aspirateurs à 10 heures du soir ?

Je ne répondis rien. Je n'en avais pas la moindre idée.

Nous nous immobilisâmes sur le pas de la porte donnant dans le couloir.

— C'est le premier sang, annonça Marino en détaillant les taches sèches sur le mur. Ça, c'est la première blessure qu'elle a reçue, juste ici. Elle devait tenter de s'enfuir comme une dingue et il a frappé.

MÉMOIRES MORTES

Les balafres que portait Beryl aux bras, aux mains et au visage me revinrent en mémoire.

Marino poursuivit :

— Selon moi, il lui a tailladé le visage, ou le dos, ou encore le bras gauche à peu près à cet endroit. La traînée sur le mur, juste là, évoque tout à fait une projection de gouttelettes giclant de la lame. Il l'avait déjà frappée – au moins une fois –, la lame était ensanglantée, et quand il a à nouveau levé l'arme pour l'abattre sur elle, le sang a valdingué sur le mur.

Les taches étaient de forme ovoïde, d'environ six millimètres de diamètre. Leur forme s'allongeait au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient du chambranle de la porte. Le sang avait giclé sur près de trois mètres. L'agresseur avait frappé avec une force colossale et une rare violence émotionnelle transparaissait sous ce crime. Il ne s'agissait pas d'une simple colère, c'était bien pire que ça. *Mais pourquoi lui avait-elle permis de pénétrer chez elle ?*

— Si j'en juge par la géométrie des traces, le mec devait être à peu près ici, expliqua Marino en se positionnant à quelques mètres de la porte, légèrement sur la gauche. Il brandit le couteau, la frappe, et le mouvement rapide projette du sang sur la cloison. Les traînées commencent juste là, comme vous pouvez le constater, précisa-t-il en désignant les gouttelettes les plus hautes, situées à hauteur de sa tête. Puis le schéma des projections s'évase en éventail en descendant presque jusqu'au sol.

Il marqua un temps d'arrêt, me fixant avec une sorte de défi, et reprit :

— Vous l'avez examinée. C'est quoi selon vous ? Un droitier ou un gaucher ?

La sempiternelle question des flics. Je leur avais déjà seriné une bonne centaine de fois qu'on ne pouvait pas le déterminer si facilement, ils persistaient à la poser.

MÉMOIRES MORTES

— Je ne peux pas le deviner avec ce seul panache de sang, lâchai-je, la bouche sèche, avec dans la gorge un arrière-goût de poussière. Cela dépend de la position du tueur par rapport à celle de la victime. Concernant les blessures sur la poitrine, elles sont légèrement en biais, de gauche à droite. Cela pourrait suggérer qu'il est gaucher, mais, encore une fois, tout dépend de sa position au moment de l'agression.

— Ce qui me trouble, c'est que toutes les blessures de défense retrouvées sur le cadavre sont localisées à gauche. Vous voyez... elle court. Il l'attaque à gauche, pas à droite. Je me demande si c'est pas un gaucher.

— Cela dépend de leurs positions respectives, insistai-je avec une certaine impatience.

— Ouais, bougonna-t-il. Tout dépend toujours de quelque chose.

Le couloir était parqueté. Un chemin de craie avait été tracé, encerclant les gouttes de sang qui ponctuaient le sol sur trois mètres jusqu'à un escalier situé à notre gauche. Beryl s'était précipitée dans cette direction, grimpant les marches. Le choc, la terreur étaient encore plus vivaces que sa souffrance. Les lambris portaient la trace sanglante de ses doigts taillés. Marche après marche, elle s'était appuyée au mur pour s'aider dans son ascension et conserver son équilibre.

D'autres taches brunâtres prenaient la relève, souillant le sol, les murs et même le plafond. Beryl avait couru tout au bout du couloir de l'étage. Une impasse dans laquelle elle était restée piégée durant un moment, ainsi qu'en témoignait l'abondance des marques rouge-brun à cet endroit. La poursuite avait ensuite repris lorsque Beryl avait foncé jusqu'à sa chambre. Sans doute avait-elle alors tenté d'esquiver le couteau en grimpant sur le lit comme son

MÉMOIRES MORTES

assaillant le contournait. À un moment, elle avait dû lâcher sa mallette, ou alors celle-ci avait été projetée du lit au cours de l'affrontement. La police l'avait retrouvée gisant sur la descente de lit, ouverte et retournée comme une petite tente, au milieu des papiers échappés, parmi lesquels les photocopies des lettres que Beryl Madison avait écrites de Key West.

— Qu'y avait-il d'autre ?

— Des reçus, des guides touristiques, dont une brochure avec un plan de rues, répondit Marino. Je vous ferai des photocopies si ça vous intéresse.

— Oui, s'il vous plaît.

— On a aussi trouvé une liasse de feuilles tapées à la machine sur la commode, là, ajouta Marino en la désignant. Sans doute ce qu'elle était en train d'écrire dans les Keys. Y a plein de notes griffonnées dans les marges, au crayon. Pas d'empreintes digitales à se mettre sous la dent, quelques-unes sont floues, d'autres partielles, et toutes lui appartiennent.

Le lit était découvert jusqu'au matelas. Les draps et le couvre-lit ensanglantés avaient été expédiés pour analyse au labo.

Et puis ses mouvements s'étaient ralentis. La faiblesse musculaire la gagnant, elle avait progressivement perdu le contrôle de ses gestes. Pourtant, elle avait essayé de s'enfuir à nouveau, titubant jusqu'au couloir où elle avait trébuché pour s'affaler sur un tapis de prière oriental, celui que j'avais vu sur des clichés de police. L'empreinte de ses mains sanglantes marquait le sol où elle avait rampé. Elle s'était traînée jusqu'à la chambre d'amis, située juste après la salle de bains. C'était là qu'elle était morte.

Marino lâcha :

— Ce que j'crois, c'est qu'y fallait qu'il la prenne en chasse, ç'aurait pas été drôle pour lui sans ça. Il aurait pu

MÉMOIRES MORTES

lui tomber dessus dans le salon, bref la bousiller en bas, mais ç'aurait foutu en l'air sa partie de plaisir. J'suis sûr qu'il a souri tout le temps qu'elle a hurlé, supplié, qu'elle s'est vidée de son sang. Mais quand elle s'est traînée jusqu'à la chambre d'invités, elle était déjà à moitié dans les vapes. Baisser de rideau. C'était plus drôle. Alors il l'a achevée.

La pièce était glaciale, peinte d'un joli jaune, pâle comme un soleil d'hiver. Une large ombre fonçait le plancher au pied du petit lit et un panache brunâtre enlaidissait les murs chaulés. Beryl était allongée sur le dos sur les clichés que j'avais étudiés, jambes écartées, les bras en arc au-dessus de la tête. Son visage était tourné vers la fenêtre. Elle était nue. Au début, il m'avait été impossible de me faire une idée de son physique, je ne parvenais même pas à déterminer la couleur de ses cheveux. Je ne voyais qu'une nappe de rouge sur les photographies. La police avait trouvé une paire de pantalons kaki non loin du cadavre. Son chemisier et ses sous-vêtements avaient disparu.

— Ce chauffeur de taxi que vous avez mentionné – Hunnel, je crois –, se souvenait-il des vêtements que portait sa cliente lorsqu'il l'avait chargée à l'aéroport ?

— Il faisait déjà nuit, répondit Marino. Il était pas trop formel... un pantalon et une veste à ce qu'il croit. Ce dont on est certain, c'est qu'elle portait bien ce pantalon kaki lorsqu'elle a été agressée. Y avait la veste coordonnée sur le dossier d'une des chaises de sa chambre. Je pense pas qu'elle se soit changée en arrivant chez elle. Elle a dû jeter sa veste sur une chaise. Quant au reste, son chemisier et ses sous-vêtements, le tueur l'a embarqué.

— Un souvenir, conclus-je à haute voix.

Marino fixait le plancher noirci de sang sec, juste à l'endroit où son corps avait été retrouvé.

MÉMOIRES MORTES

— À mon avis, il la coince dans cette chambre, il lui arrache ses vêtements, la viole – du moins, il essaie. Ensuite il frappe à nouveau, au point de la décapiter presque complètement. C'est vraiment dommage que le PERK ait foiré, commenta-t-il. Ça veut dire qu'on peut faire une croix sur l'empreinte ADN.

Il faisait allusion au *physical evidence recovery kit*, une trousse de tests permettant de collecter des indices biologiques sur une scène de crime. Dans le cas de Beryl, les écouvillons vaginaux n'avaient pas permis de mettre de sperme en évidence.

— Sauf s'il s'avère que le sang que nous sommes en train d'analyser est un mélange et qu'on parvienne à isoler celui du tueur. Sans cela, en effet, il faudra nous passer de l'ADN.

— Et ni poil, ni cheveu, non plus.

— Nous n'en avons collecté que quelques-uns, et tous semblent appartenir à la victime.

Le silence de la maison nous environnait, si dense que le son de nos voix devenait presque dérangeant. D'affreuses taches de sang partout, où que mes yeux se posent. Les mêmes images envahissaient mon esprit : les plaies, les marques abandonnées par la garde du couteau sur sa chair, la monstrueuse béance qui entaillait son cou, comme deux lèvres disjointes – et si rouges... Je quittai la pièce, rejoignant le couloir. La poussière m'irritait les poumons, gênant ma respiration.

— Où avez-vous retrouvé son arme au juste ? demandai-je.

Lorsque la police était arrivée chez Beryl Madison cette nuit-là, elle avait retrouvé le 38 automatique sur un des plans de travail de la cuisine, à côté du four à micro-ondes. L'arme était chargée, mais le cran de sécurité repoussé.

MÉMOIRES MORTES

Les seules empreintes partielles identifiées sur le pistolet appartenait à la victime.

— Elle rangeait la boîte de munitions dans une petite table de chevet, dans sa chambre, précisa Marino. Sans doute aussi son flingue. Elle a dû monter ses bagages, les défaire et balancer la plupart de ses fringues dans le panier à linge de la salle de bains. Puis elle a rangé les valises vides dans sa penderie. De toute évidence, à un moment quelconque, elle a sorti l'arme. Ça prouve qu'elle avait la trouille. Vous pariez combien qu'elle a fait la tournée de toutes les pièces, flingue en main, avant de se détendre un peu ?

— En tout cas, c'est ce que j'aurais fait, commentai-je.

Il jeta un regard dans la cuisine avant de poursuivre :

— Peut-être bien qu'elle est descendue ici pour grignoter un bout.

— Si c'était là son intention, il n'en demeure pas moins qu'elle n'a rien ingéré. Le volume de contenu gastrique n'excédait pas cinquante millilitres, rien à l'exclusion d'un fluide brunâtre. En d'autres termes, elle avait eu le temps de digérer son dernier repas avant d'être tuée, ou plutôt attaquée. La digestion est inhibée lors de stress aigus comme une peur intense. Nous aurions retrouvé les aliments dans l'estomac si elle avait ingéré quoi que ce soit juste avant l'agression.

— De toute façon, y a pas grand-chose à se mettre sous la dent, renchérit Marino comme s'il s'agissait là d'un point crucial.

Il ouvrit le réfrigérateur. Un presque désert à l'exclusion d'un vieux citron ratatiné, deux plaquettes de beurre, une part de fromage moisi, quelques pots de condiments et une bouteille d'eau gazeuse. Le congélateur était un peu moins consternant, à peine. Quelques sachets de blanc de poulet, un plat cuisiné et des steaks hachés allégés en

MÉMOIRES MORTES

matière grasse. La préparation des repas devait relever de la stricte nécessité pour Beryl, certainement pas de la passion. Pas grand-chose à voir avec ma propre cuisine. Celle-ci était d'une stérilité assez déprimante. De fins grains de poussière flottaient dans la lumière douce qui filtrait par les lames des stores gris de la fenêtre, juste au-dessus de l'évier. Ce dernier, tout comme l'égouttoir, était vide et sec. Les appareils électroménagers dernier cri semblaient n'avoir jamais été utilisés.

— Ou alors, elle est descendue pour boire un verre, proposa Marino.

— Son alcoolémie est négative.

— Ça veut pas dire qu'elle avait pas envie de boire un coup.

Il ouvrit un des placards scellés au-dessus de l'évier. Ses trois étagères étaient bourrées à craquer : du Jack Daniel's, du Chivas Regal, du Tanqueray, sans oublier des liqueurs. Plaquée contre la bouteille de cognac sur l'étagère du haut, une bouteille m'intrigua : un rhum Barbancourt haïtien de quinze ans d'âge, une boisson aussi onéreuse qu'un excellent scotch pur malt.

Je l'attrapai d'une main gantée et la posai sur le plan de travail. La languette de papier scellant le goulot manquait, mais la bague de protection autour du bouchon à vis doré était intacte.

— Ça m'étonnerait qu'elle ait trouvé ce genre d'alcool dans le coin, remarquai-je. Elle a dû l'acheter à Miami ou à Key West.

— Vous pensez qu'elle l'a ramené de Floride ?

— Ce n'est pas exclu. Il est clair qu'elle appréciait les bonnes bouteilles. Le Barbancourt est une merveille.

— J'ai l'impression que vous émergez dans la même catégorie, Doc.

MÉMOIRES MORTES

Contrairement à la plupart de ses voisines, la bouteille de rhum était dépourvue de poussière.

— Cela pourrait expliquer sa présence dans la cuisine, continuai-je. Elle est peut-être descendue avec l'intention de la ranger dans le placard, éventuellement de s'en servir un verre, et quelqu'un a sonné.

— Ouais, mais ce que ça dit pas, c'est pour quelle raison elle a abandonné son arme sur ce plan de travail pour aller ouvrir. Elle était morte de trouille, d'accord ? Ça me conforte dans l'hypothèse qu'elle attendait cette visite, connaissait ce tordu. Donc elle collectionne les super-bouteilles de gnôle. Et alors quoi ? Elle picolerait toute seule ? Moi, je trouve plus vraisemblable qu'elle organise de temps en temps une petite sauterie avec un mec. Bordel, c'est peut-être même ce fameux « M » à qui elle écrivait des Keys. Possible que ce soit lui qu'elle attendait la nuit où elle s'est fait dégommer.

— Vous pensez que « M » serait notre tueur ? m'enquis-je.

— Ah, parce que vous pas ?

Son ton devenait belliqueux, et sa façon de tripoter sa cigarette éteinte entre ses doigts commençait à me porter sur les nerfs.

— Je n'exclus aucune hypothèse, par exemple celle selon laquelle la victime n'attendait personne. Elle rangeait son rhum dans la cuisine, peut-être même se préparait-elle à s'en servir un verre. Elle était sur les nerfs, son arme à portée de main. La sonnerie de la porte l'a fait bondir et...

— Juste, m'interrompit-il. Elle est à cran, et elle sursaute. Alors pourquoi qu'elle laisse son flingue ici quand elle se dirige vers cette foutue porte ?

— Elle s'entraînait ?

— S'entraînait ?..., répéta-t-il en me fixant. *À quoi ?*

MÉMOIRES MORTES

— Au tir.

— Bordel, j'en sais foutre rien...

— Car si elle ne s'entraînait pas, elle rentre dans la catégorie de celles pour qui s'armer n'est pas un réflexe mais une démarche réfléchie. Pas mal de femmes s'équipent de bombes lacrymogènes, mais rares sont celles qui pensent à les sortir de leur sac à main en cas d'agression, parce que l'autodéfense n'est pas instinctive chez elles.

— Bof, je sais pas trop...

Moi, je *savais*. Je possédais un revolver Ruger 38, chargé avec des Silvertip, l'une des munitions les plus impitoyables en vente sur le marché. Seul l'entraînement me l'avait rendu familier. Plusieurs fois par mois, je descendais au stand de tir installé dans l'immeuble qui abritait mes bureaux. Lorsque j'étais seule chez moi, je me sentais maintenant plus en sécurité avec mon arme à portée.

Mais il y avait autre chose. Je repensai au salon, à la cheminée et à ses accessoires réunis dans un serviteur en cuivre, juste à côté de l'âtre. Beryl avait affronté son agresseur dans cette pièce sans une seule fois songer à attraper un tisonnier ou la pelle à braises. Se défendre ne faisait pas partie de son schéma psychologique. Son seul réflexe avait été la fuite, à Key West ou à l'étage, vers sa chambre.

J'insistai :

— Elle n'avait pas l'habitude de son arme, Marino. On sonne à la porte. Elle est angoissée, troublée, sur les nerfs. Elle traverse le salon et vérifie à l'œilletton. Qui qu'elle aperçoive alors, elle a assez confiance pour ouvrir la porte. Elle a déjà oublié le pistolet.

— Ou alors, c'est qu'elle attendait son visiteur, persista Marino.

— C'est tout à fait possible, si tant est que quelqu'un ait été au courant de son retour.

— Peut-être que *lui*, il savait.

MÉMOIRES MORTES

Je replaçai la bouteille de rhum sur son étagère et lui accordai ce qu'il avait tant envie d'entendre :

— Et il n'est pas exclu qu'il s'agisse de ce « M ».

— Bingo... Hein que c'est tout de suite plus logique, approuva-t-il.

Je repoussai la porte du placard.

— Marino, elle a été menacée, terrorisée durant des mois. J'ai du mal à croire que son assassin était l'un de ses amis et qu'elle ne s'en soit jamais doutée.

Il consulta sa montre, un air contrarié sur le visage, puis sortit une nouvelle clé de sa poche.

Il était invraisemblable que Beryl ait pu ouvrir à un étranger. D'un autre côté, c'était encore plus absurde de supposer qu'une de ses proches connaissances ait pu lui infliger ce massacre. *Mais pourquoi l'avait-elle laissé entrer ?* La même question me harcelait sans répit.

Un auvent reliait la maison au garage. Le soleil avait plongé derrière les arbres.

Le verrou de la porte du garage s'ouvrit dans un claquement sec.

— Faut que j'vous dise, j'suis rentré là-dedans juste après vous avoir téléphoné. J'aurais pu défoncer la porte avant, la nuit où on l'a retrouvée, mais j'en ai pas vu l'intérêt...

Il y alla d'un léger haussement d'épaules massives, comme pour me démontrer qu'il était de taille à s'attaquer à n'importe quelle porte, arbre ou benne à ordures si l'envie lui en prenait.

— Elle y avait pas mis les pieds depuis son départ en Floride. On a eu un mal de chien à retrouver la foutue clé.

C'était bien la première fois que je pénétrais dans un garage lambrissé, au sol carrelé de ces coûteuses tomettes italiennes en forme de larges écailles rouge-brun.

— Cette pièce était *vraiment* destinée à servir de garage ? demandai-je.

MÉMOIRES MORTES

— Ben, en tout cas ça, c'est bien une porte de garage, non ? (Il tira plusieurs clés de sa poche.) C'est une chouette de crèche pour abriter une bagnole, vous trouvez pas ?

L'endroit, un peu étouffant, sentait la poussière en dépit de l'ordre maniaque qui y régnait. Je ne découvris qu'un râteau et un balai appuyés dans un coin, rien d'autre, ni tondeuse à gazon, ni outils de jardinage, ni aucun de ces objets que l'on s'attend à trouver en pareil lieu. La Honda noire rutilante était plantée au beau milieu, et on se serait davantage cru dans le hall d'exposition d'un concessionnaire, tant l'impeccable véhicule semblait neuf.

Marino ouvrit la portière côté conducteur.

— Voilà... je vous en prie.

Je m'installai aussitôt sur le siège de souple cuir ivoire, fixant les lambris des murs à travers le pare-brise.

Marino se recula de quelques pas et précisa :

— Bon, vous restez là un moment. Assise, juste comme ça, d'accord ? Laissez-vous pénétrer par votre environnement, par cet habitacle, et dites-moi ce qui vous vient à l'esprit.

— Vous souhaitez que je démarre ?

Il me tendit la clé de contact.

— Soyez gentil, Marino, ouvrez la porte du garage, je préférerais que nous ne nous asphyxiions pas.

Il jeta un regard alentour en fronçant les sourcils, puis dénicha le bon bouton.

La Honda démarra au quart de tour, un ronronnement grave montant du moteur.

La radio et le conditionnement d'air étaient en marche, le réservoir plein au quart. Le compteur indiquait moins de dix mille kilomètres et le toit ouvrant était entrebâillé. Un ticket de pressing traînait sur le tableau de bord, daté du 11 juillet, un jeudi, pour une veste et une jupe qui

MÉMOIRES MORTES

devaient toujours attendre leur propriétaire. Un autre reçu avait été abandonné sur le siège passager, celui-là pour des courses alimentaires faites le 12 juillet à 10 h 40 : une laitue, des tomates, des concombres, du steak haché, du fromage, du jus d'orange et un sachet de bonbons à la menthe, le tout pour un montant de neuf dollars et treize cents qu'elle avait réglé en liquide, avec un billet de dix dollars.

Juste à côté de la facture se trouvait une mince enveloppe blanche de banque, vide, et un étui à lunettes de soleil Ray Ban en cuir brun, vide lui aussi.

Une raquette de tennis Wimbledon et une serviette-éponge blanche en tapon avaient été jetées sur le siège arrière. J'attrapai cette dernière. Un nom était inscrit en minces lettres bleues sur le liséré en coton : WESTWOOD RACQUET CLUB, le même que celui imprimé sur le petit sac de sport en vinyle rouge que j'avais remarqué à l'étage dans la penderie de la chambre de Beryl.

Mais Marino réservait sa grande scène pour la fin. Je savais pertinemment qu'il avait passé tous ces objets au crible, préférant ne pas les déranger afin de me les faire découvrir *in situ*. Le tueur n'avait pas pénétré ici. Marino me tendait un piège. Du reste, il n'avait pas cessé depuis que nous avions mis le pied dans cette maison. Une de ses bonnes vieilles habitudes, qui m'irritait au plus haut point.

Je coupai le contact avant de descendre de voiture en repoussant la portière qui se ferma avec une plainte étouffée.

Il me regarda, mi-intrigué, mi-attentif.

— J'ai une ou deux questions, annonçai-je.

— Allez-y.

— Westwood est un club très pointilleux sur ses adhérents. En était-elle membre ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

MÉMOIRES MORTES

— Avez-vous vérifié à quand remontait sa dernière réservation de court ?

— Vendredi 12 juillet, à 9 heures du matin. Elle avait cours avec un pro. Comme toutes les semaines. Du reste, c'était à peu près les seules occasions où elle tapait dans la balle.

— Si je me souviens bien, elle s'est envolée de Richmond le lendemain matin très tôt – le samedi 13 juillet – pour arriver à Miami juste après midi.

Un nouveau hochement de tête.

— Elle prend donc une leçon de tennis, puis fonce faire quelques provisions. Ensuite, peut-être est-elle passée à la banque. Quoi qu'il en soit, après ses achats de légumes, elle décide soudain de quitter la ville. Si elle avait prévu ce départ, pourquoi prendre la peine d'acheter à manger ? Elle n'avait matériellement pas le temps d'ingérer tout cela avant son vol et, de surcroît, elle n'a rien laissé dans le réfrigérateur. Il faut donc en conclure qu'elle a jeté la plupart de ses emplettes, sauf le fromage, la viande hachée et éventuellement les bonbons à la menthe.

— Ouais, ça paraît logique, lâcha-t-il d'un ton plat.

— Elle a abandonné son étui à lunettes et d'autres babioles sur le siège passager, continuai-je. Ajoutons à cela qu'elle n'a éteint ni la radio ni la climatisation et encore moins refermé le toit ouvrant. On dirait qu'elle s'est garée ici, a coupé le moteur pour se précipiter chez elle, ses lunettes de soleil toujours sur le nez. Cela signifie-t-il qu'il s'est produit quelque chose alors qu'elle rentrait de son cours de tennis ou de ses courses ?

— Oh, que oui, j'en suis presque certain. Contournez le véhicule, jetez un œil... surtout à la portière passager.

Je m'exécutai.

Ce que je découvris me coupa les jambes. Gravées dans le métal de la carrosserie, juste sous la poignée, les lettres de son prénom, « BERYL », étaient serrées dans un cœur.

MÉMOIRES MORTES

— Y a de quoi vous foutre les boules, non ?

— S'il a vandalisé la voiture alors qu'elle se trouvait garée au club ou sur le parking du magasin, quelqu'un aurait dû l'apercevoir, raisonnai-je tout haut.

— Ouais. Alors peut-être qu'il s'y est collé avant...

Il marqua un temps d'arrêt en examinant placidement le graffiti avant de poursuivre :

— ... C'est quand que vous avez regardé la portière passager de *votre* bagnole pour la dernière fois ?

Sans doute plusieurs jours, pour ne pas dire une bonne semaine.

Il se décida enfin à allumer son exaspérante cigarette.

— Donc elle va faire des courses de bouffe. Elle a pas acheté grand-chose, commenta-t-il en tirant une longue bouffée avide. Tout ça devait tenir dans un seul sac d'épicerie, non ? Quand ma femme a juste un ou deux sacs, elle les flanque à l'avant, sur le sol ou le siège passager. C'est peut-être aussi ce qu'a fait Beryl. Elle fait le tour de sa bagnole et c'est là qu'elle découvre l'inscription dans la peinture. Soit elle comprend que ça vient juste d'être gravé, soit elle n'en a pas la moindre idée. Peu importe. Toujours est-il que ça lui fout une trouille pas possible et elle perd les pédales. Elle fonce chez elle ou à la banque pour retirer du liquide. Elle réserve un vol, le premier en partance de Richmond, à destination de la Floride.

Nous sortîmes du garage et je le suivis jusqu'à sa voiture. La nuit tombait vite, accompagnée d'un vent pinçant. Il démarra. Je fixai en silence la maison de Beryl Madison par la vitre. Ses angles nets s'estompaient dans l'obscurité et ses fenêtres prenaient des allures de lacs d'ombre. Les lumières du porche et du salon s'allumèrent brusquement.

— Bordel, marmonna Marino, c'est quoi, ce plan ?

— Un programmeur électrique.

— Sans blague !